





# Martyrs de la nouvelle Espagne

Il y a des milliers et des milliers. Des hommes obscurs, au visage bruni, aux mains calleuses ; ils sont morts sur tous les fronts, la volonté tendue, le front haut, le sourire aux lèvres. Et des militants de valeur, cultivés, intelligents, sont morts aussi humblement, sans résistance, dans une offrande généreuse de la vie que l'on donne pour une cause juste et sacrée.

Ils sont tant ! Nous les résumons par quelques noms pris au hasard. Mais ils sont tous tombés avec le même hérosisme muet, avec la même élégance sobre, avec le même geste du don de soi-même, tranquille et suprême. Ils sont tombés le 19 juillet dans toute l'Espagne ; ils sont tombés après le 19 juillet sur tous les fronts, dans tous les combats, dans la lutte de la Résistance, dans les prisons et en exil.

Ils sont tant ! Ils sont tant ! Impossible de les compter. Nous ne les compsons pas nous autres qui n'avons jamais appris à calculer la valeur inappréciable de notre sang. Mais ils sont beaucoup, beaucoup. Le peuple le sait. Et il sait encore que tous ceux-là, tous ceux-là qui ont donné leur vie en silence, qui ont su mourir courageusement, furent les meilleurs de nos fils, des pierres précieuses arrachées à son sein.

Quelques noms veulent synthétiser la liste interminable, le défilé héroïque. C'est impossible. Non, on ne peut pas les compter. Le peuple ne les compte pas. Il les aime, il se les rappelle ; il promet de les venger. Il se prend les mains, il serre les coudes, il concentre sa passion et son esprit autour des tombes dispersées, des tombes anonymes, des tombes perdues. Et il recueille le saint héritage de tous ceux qui sont morts en exaltant le sens généreux et dynamique de l'existence, en disant aux autres hommes et aux autres peuples que pour aimer la vie, il faut savoir mourir simplement, avec joie.

Hommes de la C.N.T. ! militants tombés dans la lutte, morts le 19 juillet et après le 19 juillet sur tous les fronts de la liberté ! Honour à vous !

## ISAAC PUENTE

**I**l exerçait modestement sa profession de médecin à Maestu, un village de la province de Vitoria. Tout le monde l'aimait. Simple, chassant des explications, endossant des vêtements modestes, ses yeux exprimaient la bonté. Il se mêlait aux paysans, prenait avec eux le soleil, partageant leurs repas, vivant leurs journées.

Quand quelqu'un tombait malade, Puente s'installait à son chevet, chauffait son lit, lui donnait des médicaments, veillait sur son sommeil. Il le faisait, aussi bien pour les prisonniers politiques que pour ceux du droit commun. Et tous l'aimaient également. Avec son visage ascétique, son expression cordiale et humaine, Puente rappelait François d'Assise, Elizé Reclus et Salvadore (1).

Et les ploutocrates et leurs sicaires qui ont si souvent arrôssé de sang proléttaire les sept provinces andalouses, le regardaient aussi. C'était un exemple d'une existence toutefois offerte à la cause de l'émancipation intégrale des travailleurs. Condamné au bûche à perpétuité pour l'insurrection de Xerez, amnistié après plusieurs années de galère à Ceuta, emprisonné un grand nombre de fois, déporté plus souvent encore, c'est à sa rude figure de paysan qui s'était instruit en prenant des heures son sommeil, que s'adressaient les anarchistes d'Andalousie.

Et ce mystique, ce rêveur, cet idéaliste, cet homme chez qui tout n'était que bonté et sacrifice, le fascisme estimait devoir le fusiller.

Comment en aurait-il été autrement puis qu'il était un anarchiste, un militaire de la C.N.T., puisqu'il était par lui-même, par sa propre existence évidente, une démonstration des idées qu'il partait de la terre de la divinité créée par l'être humain comme dans des discussions passionnées avec ses amis, c'était un caucusez que, d'une amitié extraordinaire.

Quant, à la suite du soulèvement révolutionnaire de décembre 1933 conséquence du triomphe électoral des droites et d'accord avec ce que la C.N.T. avait promis au peuple dans le cas où ce triomphe se produirait — Isaac Puente fut en prison, on en fit le chef du mouvement. Son corps fut couvert de blessures causées par les lanières des tortionnaires, et ses pieds meurtris à coups de croisses. On employa contre lui des graffements d'une indicible cruauté.

Enfermé dans le bâche de Burgos, il y revêut toute sa grande dâme. Comme ceux qui récurrent aux lui se rappellent sa bonté à toute épreuve, sa tendresse presque féminine

(1) Grand agitateur anarchiste, intellectuel et très riche, qui dépensa toute sa fortune pour la légation révolutionnaire, fut condamné deux fois à mort, et dont, en peu de mots, la vie fut un véritable apostolat.

**L**e 19 Juillet

(Suite de la quatrième page.)

l'étende jusqu'au Cap et en Australie. Et tout ce mouvement gravitait autour de deux pôles : Paris et Barcelone.

Paris et Barcelone étaient les deux phares puissants qui éclairaient la route du prolétariat en marche vers son émancipation.

Un de ces phares devait, hélas ! s'éteindre bien vite. 1914 arriva ; la guerre et l'après-guerre. Partant de « l'Union Sacrée », la C.G.T. française tomba vite dans le plus docile des réformismes et la plus étroite collaboration de classes. Le syndicalisme révolutionnaire disparut pratiquement de France. Paris et la France abandonnèrent leur rôle de guide, mais... il restait Barcelone et l'Espagne.

C'était la première raison pour laquelle le 19 juillet atteignait si profondément nos coeurs.

Il y avait une deuxième raison.

1936 ! Trois ans après l'avènement d'Hitler au pouvoir ; deux ans après l'effacement de Vienne par les fédéraux et les cléricaux d'Autriche ; la même année où le fascisme italien s'était étendu en Afrique. Jusqu'au 19 juillet, 1936 était l'année de la pleine guerre fasciste. Toute l'Europe semblait se livrer à ses griffes. Car le fait le plus triste n'était pas seulement que les deux plus puissantes fortresses du mouvement ouvrier social-démocrate tombent sous la botte du fascisme avec l'Allemagne et avec l'Autriche, mais que les deux soient tombés sans résistance — sans aucune résistance en Allemagne — et avec un surfaud de résistance de la dernière heure en Autriche.

Et alors le fascisme attaquait l'Espagne. Triomphait-il dans l'Espagne syndicaliste comme il avait triomphé dans l'Allemagne et dans l'Autriche social-démocratiques ? La C.N.T. suivrait-elle le même chemin de déchéance que ses adversaires, les vieux partis politiques appelés ouvriers ? Nous savions à l'avance que non. Les nouvelles que nous apportèrent les journaux du 20 juillet 1936 et les jours suivants ne firent que les consfirmer. Du moment où le prolétariat de Madrid et de Barcelone n'avait pu être vaincu, par surprise, le 19, (comme il l'était arrivé à Saragosse), il était clair que sa résistance ne cesserait pas jusqu'à la victoire.

La classe ouvrière espagnole mettait fin à la longue série de déroutes et de défaîtes qui le prolétariat européen avaient subies depuis la fin de la guerre mondiale, Allemagne, en Italie, en France, en Hongrie, en Autriche, par cette gloireuse journée du 19 juillet. Quand tout semblait perdu, l'espérance pouvait revenir au cœur des désespérés. A l'heure la plus critique pour l'Europe, ce que nous étions depuis quarante ans de la classe ouvrière espagnole, se réalisait. Le prolétariat espagnol faisait sa révolution au moment même où il fallait sauver l'Europe de la barbare.

C'était du reste deux tâches indissolublement liées, puisqu'on n'a pas d'autre moyen de la première. Dans vivons, ou contre celles que nous sommes exacerbées, quand le prolétariat a acquis une force suffisante pour qu'il ne soit plus possible de l'exploiter.

# Les militants tombés sous le fer fasciste

Il l'ont fusillé, comme Rome a crucifié Jésus, il y a vingt siècles, pour la malédiction aux bourreaux et notre anathème furieux contre ceux qui contemplent, impossibles et indifférents, notre hérosme et notre trahison.

**SANCHEZ ROSA**

**C**ette horrible de tous les crimes commis par le fascisme est peut-être l'exécution de José Sanchez Rosa.

Qui ne se souvient de ce vieux militaire de l'anarchisme, qui tutta si longtemps, qui était si fier et si connu dans toute l'Andalousie ? Malgré son grand âge, malgré le professeur tous les partis, toutes les organisations et toutes les classes sociales, sa maison fut rasée, et lui et sa fille attée Paca, furent pendus tant d'années d'une vie fonde.

Par la mort de Sanchez Rosa, le fascisme a prétendu tuer l'esprit de révolte en Andalousie et la foi dans l'anarchie qui était si ancienne dans cette région. Il représentait tout un passé de luttes et de sacrifices.

C'était l'exemple d'une existence toutefois offerte à la cause de l'émancipation intégrale des travailleurs. Condamné au bûche à perpétuité pour l'insurrection de Xerez, amnistié après plusieurs années de galère à Ceuta, emprisonné un grand nombre de fois, déporté plus souvent encore, c'est à sa rude figure de paysan qui s'était instruit en prenant des heures son sommeil, que s'adressaient les anarchistes d'Andalousie.

Et les ploutocrates et leurs sicaires qui ont si souvent arrôssé de sang proléttaire les sept provinces andalouses, le regardaient aussi. C'était un exemple d'une existence toutefois offerte à la cause de l'émancipation intégrale des travailleurs. Condamné au bûche à perpétuité pour l'insurrection de Xerez, amnistié après plusieurs années de galère à Ceuta, emprisonné un grand nombre de fois, déporté plus souvent encore, c'est à sa rude figure de paysan qui s'était instruit en prenant des heures son sommeil, que s'adressaient les anarchistes d'Andalousie.

Et ce mystique, ce rêveur, cet idéaliste, cet homme chez qui tout n'était que bonté et sacrifice, le fascisme estimait devoir le fusiller.

Assassinat monstrueux, qui, plus que tout autre, est une infamie au compte des bourreaux : Le sang de cet homme de soixant-dix-sept ans, aux cheveux blancs et au courage indomptable, celui de sa fille Françoise, sa camarade de luttes et de propagande, constitue la goutte d'horreur et de misère qui fait déborder la vase, et qui stigmatise les traitres soulevés et le régime d'opprobre et d'ignominie qu'ils ont imposé par la trahison !

**BALLESTER**

**C**'ESTAIT la colonne vertébrale de notre mouvement en Andalousie. D'âge moyen, durci par près d'un demi-siècle de luttes incessantes, plume agile, orateur élégant et profond, bon organisateur, intelligence éveillée et féconde, qui savait remonter pour découvrir, au-dessus de l'accessoire, la perspective historique. Tel était Vicente Ballester.

Il fut rédacteur de C.N.T. dans la première étape de ce journal dont la vie fut si accidentée. Il fut emprisonné à Madrid pendant le mouvement d'octobre 1934. Mais il se vit bien d'autres fois, pendant sa longue carrière de militant, enfermé entre les quatre murs d'une cellule.

On l'a connu à Barcelone, dans un grand meeting qui eut lieu dans le gouvernement de Portela Valladares. Sa critique aigüe et profonde lui valut des poursuites. Il s'enfuit de la ville pour ne pas être de nouveau emprisonné.

Le 19 juillet fut un prodige début. Robert LOUZON.

**RAMON ACIN**

**M**INCE, la peau séchée par le soleil, des yeux pénétrants qui captaien jusqu'au fond tous les détails, jovial humour fin qui ne transparaissait pas seulement dans ses Florecias et dans ses dessins...

(2) Qui n'a pas lu ces pages de Ra-

(2) Il était caricaturiste et professeur de dessin en même temps que journaliste subtil et caustique ?

que nom, et instaurer la dictature comme forme définitive de gouvernement.

L'essai de Primo de Rivera avait prouvé que cette dictature timide était inefficace pour empêcher les progrès de la Révolution sociale. Il fallut un régime de violence. De là, la tragédie qui offre l'Espagne fasciste, dont les deux soient tombés sans résistance — sans aucune résistance en Allemagne — et avec un surfaud de résistance de la dernière heure en Autriche.

Si alors le fascisme attaquait l'Espagne. Triomphait-il dans l'Espagne syndicaliste comme il avait triomphé dans l'Allemagne et dans l'Autriche social-démocratiques ? La C.N.T. suivrait-elle le même chemin de déchéance que ses adversaires, les vieux partis politiques appelés ouvriers ?

Nous savions à l'avance que non. Les nouvelles que nous apportèrent les journaux du 20 juillet 1936 et les jours suivants ne firent que les consfirmer.

Le moment où le prolétariat de Madrid et de Barcelone n'avait pu être vaincu, par surprise, le 19, (comme il l'était arrivé à Saragosse), il était clair que sa résistance ne cesserait pas jusqu'à la victoire.

La classe ouvrière espagnole mettait fin à la longue série de déroutes et de défaîtes qui le prolétariat européen avaient subies depuis la fin de la guerre mondiale, Allemagne, en Italie, en France, en Hongrie, en Autriche, par cette gloireuse journée du 19 juillet. Quand tout semblait perdu, l'espérance pouvait revenir au cœur des désespérés. A l'heure la plus critique pour l'Europe, ce que nous étions depuis quarante ans de la classe ouvrière espagnole, se réalisait.

Le prolétariat espagnol faisait sa révolution au moment même où il fallait sauver l'Europe de la barbarie.

C'était du reste deux tâches indissolublement liées, puisqu'on n'a pas d'autre moyen de la première. Dans vivons, ou contre celles que nous sommes exacerbées, quand le prolétariat a acquis une force suffisante pour qu'il ne soit plus possible de l'exploiter.

(1) Les deux premières années de la République (1931-1932).

(2) Les deux ans de gouvernement Lerroux-Gil Robles (1933-1935).

## VILLAVERDE

Ballester, dont la vision des problèmes était si profonde, fut un des premiers qui parla dans notre mouvement du besoin de l'Alliance ouvrière pour assurer le triomphe du prolétariat. Il prit part à Cadiz à un meeting où parla aussi Largo Cabral, et à la fin, tous deux se donnèrent l'accord à la tribune, au milieu de la foule.

C'est une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

qui s'ouvrit aux grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

comme une avancée de l'union des grandes organisations syndicales

mon Acin où son esprit caustique, pur et direct, a trouvé un nouvel art et un nouveau style, infiniment supérieur aux Greguerias de Gomez de la Serna ?

Mais, au-dessus du dessinateur, d'écrivain, il faut placer la belle personnalité de l'homme, de révolutionnaire authentique, et non de pacotille, qui suit toujours sa vie avec accès et interprète les sentiments de ses amis.

Il milita dans la C.N.T. dès que sa conscience l'ouvrit aux grandes questions. Il lut pour pourvoir à la sécurité des travailleurs, pour renverser la monarchie et pour ses grandes espérances, avait toujours lutte.

# Le monde libre

doit lutter de toutes ses forces  
contre le régime imposé

## au peuple d'Espagne

**E**n juillet 1936, la classe ouvrière espagnole, répondant à l'agression préparée par les forces militaires, par la réaction cléricale et bourgeoise, donna une preuve de sa vigueur et de sa foi et parvint à vaincre les ennemis de la liberté, après trois journées de lutte épique. Ni la prémeditation ni la fourberie ne furent de grand secours aux rebelles, pas plus que le luxe d'armements dont ils disposaient, car les organisations ouvrières, durement persécutées dans le passé, et averties du plan fasciste en cette circonstance, surent leur faire front et lutter efficacement, d'abord à Barcelone, bastion traditionnel de l'anarcho-syndicalisme, puis à Madrid, Gijon, Saint-Sébastien, etc... Une fois le soulèvement réprimé, le monde entier eut son attention fixée sur l'Espagne où s'ouvraient de nouvelles perspectives sociales tendant à détruire le système social d'exploitation et à le remplacer par un système collectiviste juste et humain.

En même temps qu'elles obtenaient les plus grandes sympathies des travailleurs de tous les pays, les réalisations espagnoles inquiétaient à l'extrême les capitalistes, fascistes et éléments politiques de toute obédience, dont elles pouvaient compromettre gravement les priviléges si elles étaient imitées, propagées hors de la péninsule ibérique, car elles constituaient effectivement un exemple dangereux.

Il est indubitable que le développement de la lutte espagnole subit, par la suite, l'influence des intrigues politiques internationales dont les fomentateurs s'acharnèrent à localiser le conflit et à étouffer, petit à petit, la révolution libertaire. Pour ce faire, on institua le blocus ainsi que la tristement célèbre politique de non intervention dans laquelle se rencontrèrent les réactionnaires ainsi que les soi-disant libéraux et sociaux démocrates. Et les communistes eux-mêmes qui, en apparence, combattaient les décisions du Comité de Londres — auquel, il est bon de ne pas l'oublier, participait un représentant soviétique — se firent complices de la trahison à l'égard du peuple espagnol.

Le mouvement ouvrier international dont les syndicats, tout en multipliant les messages d'adhésion et en organisant des actions publiques et des meetings en faveur des combattants antifascistes, fallit ainsi à sa mission et se montra incapable d'organiser une action énergique face aux gouvernements et aux dirigeants de toutes tendances qui, avec plus ou moins de franchise, aidèrent les rebelles. C'est ainsi que, en trois années de lutte, les syndicats, se reniant eux-mêmes, puis oubliant le principe essentiel de la solidarité par-dessus les frontières qui caractérisait la première Internationale, ne prirent même pas la décision de faire une grève générale de vingt-quatre heures pour appuyer leurs compagnons qui versaient leur sang sur le champ de bataille pour la défense de la liberté et du véritable socialisme.

Tandis que les Etats fascistes aidait résolument les forces de Franco et que les démocraties se couvraient de honte et de discrétion en tolérant l'avance du totalitarisme hitléro-mussolinien, cette abstention devait conduire le peuple espagnol à la déroute en l'abandonnant à la plus grande misère. Et cette situation se poursuit, sous le joug du plus vil des dictateurs et au milieu de l'indifférence mondiale.

Après avoir ensanglanté le monde en une lutte de cinq années contre le nazi-fascisme, c'est-à-dire contre les mêmes forces qui instiguerent le soulèvement militaire en juillet 1936, l'Espagne, trahie en 1936-1939, a été de nouveau victime des conspirations politiques internationales. Ainsi, de honte en honte, les démocraties qui avaient promis réparation à l'antifascisme espagnol — réparation forcée, ne fut-ce que pour les milliers de vies espagnoles sacrifiées sous leurs drapeaux au cours de la dernière guerre — sont arrivées, non seulement à rétablir les relations diplomatiques, à accepter la présence de Franco dans les organisations internationales, mais encore à soutenir celui-ci dans le domaine économique.

Mais l'on doit affirmer que, malgré toutes ces immoralités, l'Espagne ne se résigne pas. Ainsi que l'on a pu le voir ces temps derniers, elle lutte, au contraire, en organisant des grèves dans les centres industriels et en attaquant l'Etat phalangiste sur tous les terrains. Ceci signifie, enfin, que l'esprit de révolte, la volonté de retrouver l'expérience socialiste et de sortir le pays de la ruine économique et morale où a pu le conduire le fascisme, demeurent vivants et que rien ni personne ne pourra les détruire.

Ouvriers du monde entier : En ces heures d'angoisse et d'incertitudes, l'exemple de l'Espagne doit guider vos pas ! Aidez ceux qui, là-bas, luttent contre la tyrannie ! Opposez-vous à ce qu'il se poursuive le commerce avec Franco et à l'établissement de pactes d'assistance financière ou militaire avec l'ancien allié d'Hitler.

Pour la justice, le bien-être et la paix dans le monde ; contre toute sorte de dictature, qu'elle s'appelle fasciste, communiste ou capitaliste. En avant !

DURAND, gérant. GOMEZ, directeur

Société Parisienne d'Impressions  
4, Rue Saulnier. — Paris (IX<sup>e</sup>)

# SOLIDARIDAD OBRERA

SOLIDARITE OUVRIERE

VIII<sup>e</sup> Année. — N° 334.

PORTE PAROLE DE LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO EN EXILIO

PARIS, 21 JUILLET 1951

## Principes et tendances des collectivités espagnoles

CULTURE franquiste

### Le communisme libertaire est entré dans l'histoire

Malgré leur appellation et l'emploi usuel du mot collectivisme, les collectivités furent pratiquement des organisations communistes libertaires, appliquant le principe : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins ». Ce principe se manifestait soit par les quantités de vivres, de vêtements et le bien-être accordées à chaque famille quand l'argent avait complètement disparu, soit encore par salaire familial quand l'argent fut conservé et pour la première fois employé sans injustice. Si la méthode technique diffère, le principe moral et les résultats pratiques sont les mêmes.

La solidarité poussée à un très haut degré fut la norme fondamentale des collectivités agraires. Elle s'accuse d'emblée dans la pratique du communisme libertaire. Cette pratique immédiate implique un effort extraordinaire qu'il convient de rappeler.

En Aragon, la moyenne des mobilisées volontaires pour le front atteignit 40 %, mais le pourcentage des énergies soustraites au travail fut bien supérieur, puisque c'est la main-d'œuvre la plus robuste qui combattrait au front, où nos camarades sont tombés par milliers.

Qu'elle travailât ou non, la femme touchait un salaire. Les enfants, si souvent employés aux travaux des champs dans l'ancien régime, allaient à l'école. Jusqu'à l'âge de quarante ou cinquante ans, les services publics, surtout la médecine ou l'hygiène, représentaient un souci important exigeant beaucoup de dépenses. La majorité partie des aliments fournis au front d'Aragon l'était par les collectivités. Enfin, après les mobilisées volontaires, vient la mobilisation obligatoire des jeunes classes, qui a restreint encore le nombre de travailleurs et accru les charges sociales assumées par les collectivités.

### Emancipation économique de la femme et de l'enfant

On peut admirer leurs pratiques de solidarité, depuis le soutien des réfugiés jusqu'au don de terre d'un village à un autre, et l'entraide entre les villages d'un même canton, point de départ d'une entraide entre tous les paysans.

Le principe juridique des collectivités est tout à fait nouveau. Elles ne sont ni des syndicats, ni des conseils municipaux, ni même la commune du moyen Âge. Elles se rapprochent plus de l'esprit communal que de l'esprit syndical. La Collectivité, qui pourrait aussi bien s'appeler

la communauté (comme celle de Biñafar), est vraiment le tout — dans lequel le groupement professionnel ou les services publics, les fonctions municipales ou d'échange sont des parties subordonnées, dépendant de l'ensemble — quoique jouissant d'autonomie dans leurs structures et leur fonctionnement interne pour l'application des fonctions qui leur sont assignées.

Un changement important s'est produit dans la situation de la femme. La Collectivité donne moyens d'existence à la femme, soit qu'elle reste chez elle, soit qu'elle travaille au champs. Dans la moitié environ des Collectivités agraires, ces moyens d'existence furent les mêmes que ceux de l'homme. Chez d'autres subsiste une différence variable, pour juger de cette différence, il faut tenir compte des coutumes séculaires de l'Espagne et des caractéristiques de sa vie sociale.

Un principe, d'une portée énorme pour la femme, qu'elle produise ou non, dans le sens étroitement économique du mot. Une femme sans companion, ayant des enfants et ne pouvant travailler, recevait le salaire de famille, ou ce qui en était l'équivalent.

Le mariage est libre : jeunes gens et jeunes filles peuvent s'unir sans obstacles. On procède à l'enregistrement de l'union, sans formalité. La Collectivité aide matériellement à l'installation des ménages, sur une échelle qui varie suivant ses ressources. Aucune disposition n'empêche la séparation des conjoints. Aucun enfant n'est laissé dans le besoin par la collectivité.

Dans toutes les Collectivités agraires du Levant, de la Catalogne, de l'Aragon, aussi bien que dans celles de l'Andalousie et de la Castille, se forment des équipes ou groupes de travailleurs, presque toujours répartis sur des zones précises qui dépassent les cultures ou les terres, et la réunion des délégués de ces groupes pour diriger

par ROBERT LEFRANC

lent : les vivres, les vêtements, le logement, les soins, etc.

L'enfant vit reconnaître socialement son droit à la vie. Il suffit qu'il naîsse pour avoir un salaire — ou plutôt un revenu vital en argent — ou des ressources équivalentes, d'après ses besoins matériels. Il ne s'agit plus de l'aumône accordée par certains Etats, mais bien que l'asile ou l'hospice, présentant un souci important demandant beaucoup de dépenses. La majorité partie des aliments fournis au front d'Aragon l'était par les collectivités. Enfin, après les mobilisées volontaires, vient la mobilisation obligatoire des jeunes classes, qui a restreint encore le nombre de travailleurs et accru les charges sociales assumées par les collectivités.

Le travail en contact avec le délégué d'agriculture fut la règle.

De temps en temps à lieu l'Assemblée plénier de la Collectivité. Cette Assemblée est hebdomadaire, bi-mensuelle. Elle se prononce sur l'activité des conseillers qu'elle a nommés, et tranche les cas particuliers et les difficultés imprévues.

Tous les habitants, hommes et femmes, qu'ils soient ou non producteurs de biens de consommation, interviennent et déterminent les accords. L'esprit corporatif a disparu, l'organisation étant purement syndicale, mais embrassant l'ensemble. Non seulement les différences de salaires se sont effacées, mais la solidarité entre tous les producteurs, industriels ou agricoles est effective par leur appartenance dans la balance générale des comptes, et par l'aide matérielle que les différentes sections s'assurent les

échanges, ainsi que l'unité du système de répartition, s'étendant continuellement. L'unité cantonale fut complétée par l'unité régionale dans les différentes régions de l'Espagne. A la base, le canton assumait les échanges, ou bien le soit en fut laissé au village, sur l'autorisation de la Fédération cantonale qui prend note des opérations, et qui peut les prohiber si elles sont de nature à compromettre l'économie générale (vente de biens, échange dans un espace limité, etc.).

L'harmonie dans la production

et dans la coordination des échanges, ainsi que l'unité du

système de répartition, s'étend continuellement. L'unité cantonale fut complétée par l'unité régionale dans les différentes régions de l'Espagne. A la base, le canton assumait les échanges, ou bien le soit en fut laissé au village, sur l'autorisation de la Fédération cantonale qui prend note des opérations, et qui peut les prohiber si elles sont de nature à compromettre l'économie générale (vente de biens, échange dans un espace limité, etc.).

Les orientations du nouvel Etat nécessitent peu de thèmes d'étude et beaucoup de fusils de bois. D'accord avec ce point de vue, on organise les enfants en « centaines » et en sections. Ceux qui ne s'inscrivent pas dans l'une ou l'autre de ces organisations — « Flechas », « Pelayos », « Margaritas » — sont des fils de marxistes embusqués, selon le chien Pujo, dans son hebdomadaire Domingo.

### Le que fut la Fédération des Collectivités d'Aragon

La Fédération des Collectivités d'Aragon, fondée en février 1937, et dont le siège était à Caspe, commence

(Suite à la troisième page).

## LE 19 JUILLET

### Vu de France

PAR ROBERT LOUZON

**L**e 19 juillet 1936 ! Nous connaissons depuis quelques jours la révolution militaire du Maroc. Triomphera-t-elle en Espagne ? Question obsédante qui n'abandonnait pas notre pensée. Le dimanche arriva. J'avais passé la journée à la campagne avec le secrétaire du Syndicat des Instituteurs des Alpes-Maritimes. En recevant les journaux du soir, les nouvelles imprécises nous faisaient comprendre qu'il arriverait quelque chose à Barcelone. Mais quoi ?

Nous nous sommes rendus rapidement chez un camarade qui possède un appareil de téléphonie sans fil, et nous cherchâmes fébrilement à Barcelone. Nous la trouvons. Quelqu'un parle. Il parle avec volubilité et avec fièvre. C'est sans doute un discours fait en plein combat. Mais quel est celui qui parle ? Eux ou nous ? Nous concentrons toute notre attention pour comprendre, avec les quelques mots d'espagnol que nous connaissons, le sens général du discours. Impossible. Quand, tout à coup, l'orateur termine en lançant un vigoureux : Vive la République ! Vive le Catalogne ! Cela, nous le comprenons, et notre joie éclate. La radio est aux mains des républicains ; il y a donc des chances pour que la ville le soit aussi. Ce sont de bonnes nouvelles.

Si le sort de Barcelone, dans cette nuit du 19 juillet, nous passionna tant, nous, vieux révolutionnaires français, c'est pour deux raisons :

La première, parce que, dès notre jeunesse, nous sommes habitués à considérer le mouvement révolutionnaire espagnol comme le frère du mouvement ouvrier français.

Le C.N.T. est la S.O.S. de notre C.G.T. d'avant guerre. Les deux furent fondées presque en même temps, dans les premières années du siècle. Et surtout, les deux furent créées sur les mêmes principes : les principes du syndicalisme libertaire.

Dans une Europe ouvrière, alors entièrement dominée par les partis politiques dans le centre et dans l'orient, et par le syndicalisme réformiste en Angleterre, la C.G.T. française et la C.N.T. espagnole proclamèrent simultanément que l'émancipation des travailleurs ne pouvait être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, puisque ceux-ci n'avaient pas besoin d'être conduits par les soldats élites groupées en partis ; il leur suffisait de se grouper eux-mêmes directement dans des associations ouvertes à tous les travailleurs et pour eux seuls : les syndicats.

D'autre part, la C.N.T. et la C.G.T. avaient proclamé également que le rôle des Syndicats n'était pas seulement de défendre les salaires et de diminuer les heures de travail, sinon aussi assurer une transformation sociale complète, en supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme pour l'abolition de la bourgeoisie et du salariat.

C'est pourquoi M. de Leguierica l'homme de l'armistice de 1940, à son retour des Journées d'Amitié Hispano-Italiennes de Rome, écrivait en 1933 :

Il n'existe pas, il a quinze ans, cette fraternité dans la vie et dans la mort qui nous unit maintenant avec l'Italie.

Ce même M. de Leguierica venait d'expliquer, à Florence, les raisons de cette amitié fraternelle.

« Nous sommes unis par une haine commune de l'ennemi, que cet ennemi s'appelle communisme, fascisme, conciergerie ou démocratie. »

Tout cela est-il oublié ?

AIDE-MÉMOIRE  
DE LA COLLABORATION  
NAZI-PHALANGISTE

**E**n novembre 1938, M. de Leguierica, l'actual ambassadeur de Franco, près de Truman, déclarait :

Ce n'est pas la proximité ou la distance géographique qui crée les liens entre les peuples : c'est une autre géographie, celle des âmes, qui se charge de les rapprocher ou de les éloigner. Nous suivons anxieusement la Révolution qu'incarne le Führer et le mouvement national socialiste allemand.

Franco avait lui-même déclaré quelques mois auparavant :

Nos sympathies sont plus vives à l'égard de l'Allemagne. Chaque fois

que nos deux pays ont marché ensemble, on a remarqué qu'ils étaient capables de grandes actions.

La destruction de Guernica doit être l'une de ces actions d'éclat.

La sympathie franquiste s'étend à l'axe tout entier, car il ne s'agit pas de liens affectifs entre peuples de certaines idéologies.

C'est pourquoi M. de Leguierica écrit :

Il n'existe pas, il a quinze ans,

cette fraternité dans la vie et dans la mort qui nous unit maintenant avec l'Italie.

Ce même M. de Leguierica venait

d'expliquer, à Florence, les raisons de cette amitié fraternelle.

« Nous sommes unis par une haine

commune de l'ennemi, que cet ennemi s'appelle communisme, fascisme, conciergerie ou démocratie. »

Tout cela est-il oublié ?

## Espagne 1951



Travailleur:  
Il est l'heure  
de montrer ta  
solidarité en-  
vers ces camarades qui souf-  
frent sous le joug de Franco !

(Suite à la troisième page.)